

Le Baobab

Histoires vécues d'Afrique

© L'Harmattan, 1998
ISBN : 2-7384-7382-2

Leopold Rosenmayr

Le Baobab

Histoires vécues d'Afrique

Dessins de Josef Pillhofer

Éditions L'Harmattan
5-7, rue de l'École-Polytechnique
75005 Paris

L'Harmattan Inc.
55, rue Saint-Jacques
Montréal (Qc) – CANADA H2Y 1K9

Traduit de l'allemand par Jean-Jacques Briu

Conception graphique, couverture : Gerhard Sindelar

Sommaire

Préface.....	7
La préhistoire des histoires.....	9
Le doyen du village.....	19
Arbre dans la savane.....	25
Aide au développement.....	31
Les secrets de Séri Sacko.....	37
Le masque du fleuve.....	49
Adama, fils de Séri Sacko.....	57
Un fauteuil métallique au Sahel.....	67
L'honneur, richesse des pauvres.....	71
Ce que l'esclave Niangoro dit de l'amour au village.....	79
Le chef de village Koni Fofana.....	85
La lutte des clans.....	101
Le serpent blanc.....	119
Deuil à Sonongo.....	133
Forces de l'âme.....	145
Salia cherche une tendre seconde épouse.....	153
Tendresse en secret seulement.....	163
Le fétiche a besoin de sang pour vivre.....	173
Le chasseur de serpents.....	187
Les enfants de Sanga.....	199
Épilogue sur mon propre projet.....	217

Préface

Je n'enseigne pas, je raconte.

Michel de Montaigne

Une fois, en période sèche, je suis resté sur place comme unique membre de notre équipe — et donc tout seul, prolongeant mon séjour de quelques semaines au village bambara de Sonongo, dans une brousse bien éloignée de toute forme de modernité. J'étais occupé à déceler, tant auprès des vieux que des jeunes, quels sont "les désirs les plus importants dans la vie". J'en attendais des indications aussi bien sur les forces de la persistance que sur les chances de changement dans un monde fortement déterminé par les règles traditionnelles de la culture de clan et de la pauvreté paysanne.

Je suis brutalement tombé malade au point de ne plus pouvoir quitter ma hutte. Mon visage prit une couleur jaune et je fus dans l'incapacité de garder aucune nourriture. Ma faiblesse physique augmentait de jour en jour. Une nuit, sont apparus le chef de village et le guérisseur Tiefing Boaré, personne protectrice de notre recherche dans cette zone isolée, dont je parle dans plusieurs chapitres de ce livre.

Le guérisseur m'éclaira alors que j'étais étendu sur ma couche. Craignait-il que ma fin ne soit proche? Tiefing Boaré se pencha vers moi et dévoila une substance carbonisée, comme de la cendre, emballée dans des feuilles. Un instant, j'hésitai, puis je saisis une des dernières bouteilles d'eau filtrée et j'avalai toute la dose de charbon. Mes propres médicaments, jusqu'alors, ne m'avaient été d'aucun secours. Inspiré par son désir de m'aider, Tiefing revint régulièrement les jours suivants avec le même médicament, que j'avalai fidèlement. Et je commençai à remonter la pente.

Cette "guérison à Sonongo" a pour moi, aujourd'hui encore, valeur de symbole. J'ai été le témoin pendant plus de quinze ans de troubles multiples dans des régions africaines et des dangers de chaos et d'autodestruction, mais je retiens quand même de forts espoirs.

J'ai reçu en Afrique beaucoup plus que je n'ai pu donner. Les gestes d'humanité et d'amitié qui m'étaient offerts pendant des années ont sur moi un effet durable et plus puissant qu'aucun fétiche ou aucun talisman.

Tout mon livre est une sorte d'expression de ma reconnaissance, un essai de médiation, en somme. Je connais les échecs de ce qu'on appelle le

développement et les grandes catastrophes cruelles en Afrique, mais je transmets, je l'espère, d'autres aspects, les forces d'une créativité paisible et la vitalité de personnages africains si proches et si loin de notre Europe.

J'ai écrit toute une série de rapports de recherche, rédigé des articles et des livres sur des études africaines qui ont été les miennes ; tout cela est répertorié en fin de postface ; mais, ce qui a compté particulièrement pour moi, la lueur des discernements et l'émotion de ce que j'ai vécu, cela je tiens, ici, à le retenir, à le faire passer.

Je dois à mon ami Gaoussou Traoré, à la fois scientifique et administrateur social, un certain nombre d'observations pénétrantes. Ce livre est aussi le reflet d'une amitié.

Vienne, le 20 novembre 1998

Leopold Rosenmayr

La préhistoire des histoires

Mes voyages réguliers en Afrique, depuis 1982, étaient des expéditions dans l'histoire de l'humanité. L'Afrique m'attirait parce que je pouvais y trouver des formes de vie qui me conduisaient aux questions essentielles de l'évolution humaine. Pour moi, l'histoire la plus ancienne devenait vivante en Afrique. J'appris le culte des ancêtres et les conjurations magiques, la sorcellerie, les malédictions, les imprécations, la vengeance tribale, le pouvoir des parents sur leurs enfants et l'autorité qu'avaient les anciens sur les villages.

Pas à pas, la culture de transition qui était en train de se développer s'ouvrait à moi, elle aussi ; je découvris les influences que les travailleurs saisonniers, de retour de la ville, introduisaient dans l'éloignement et la continuité traditionnelle des villages, qu'ils modifiaient. Cette compréhension de processus sous-jacents, de conflits larvés ou ouverts me conduisit finalement à enquêter dans la ville sur d'importants groupes de jeunes de diverses couches sociales, et à jeter ainsi un regard dans le chaudron où naissent de nouvelles manières de vivre. Il s'en est suivi toute une série d'études qui mettent en relief l'ampleur et les causes de notre incertitude face à l'évolution future, de certains grands déficits dans l'éducation et d'un chômage écrasant à la ville.

L'accès aux hommes et à leur culture, je les devais à de nombreuses visites prolongées, à des séjours à Sonongo, le village perdu des Bambara. Ce trou se situe à deux jours de voyage — avec une charrette et un âne — à l'ouest de Ségou, dans la forêt tropicale. Là-bas, dans le village de cases et de greniers à mil, avec des champs sablonneux qu'entoure une maigre savane, j'ai vécu et compris des choses insoupçonnées. Cela m'a servi à déchiffrer des rapports qui, sans jamais être tout à fait compréhensibles, furent inépuisables.

Mon attachement à Sonongo, ce village de paysans africains, provient sans doute du fait que j'ai passé presque tous les étés de mon enfance et de ma prime jeunesse chez des parents, dans un village retiré. C'était le pays de mon grand père. Et c'est dans ce village de la Haute-Autriche que j'ai appris à travailler dans les pâturages, aux champs, dans les granges et les étables. C'était un travail qui me plaisait et auquel j'aimais à prendre part. Peut-être ai-je cherché dans la solitude de l'Afrique quelque chose de mon enfance perdue.

Impossible, cependant, de renier le scientifique, le chercheur, et ce n'est pas mon intention non plus. Je dois aux méthodes de la science de nombreux repères pour ma vision des choses et mes interrogations. Sans la science, je n'aurais pas trouvé mon chemin dans le labyrinthe des impressions. Mais ce qu'on va lire ici ne suit pas les critères de la recherche. Je veux, avec mes histoires, amener le lecteur dans des voyages de découverte. "De toutes les vies, dans laquelle sommes-nous enfin ouverts et réceptifs?" demande R. M. Rilke.

Des années auparavant, j'avais entrepris des voyages d'étude en Afrique de l'est, visité les ethnies des Chagga, des Boulou et des Massaï et, pour mes théories, conduit des travaux de recherche sur cette dernière ethnie. Puis, j'ai eu tout à coup l'occasion de faire un voyage en Afrique de l'ouest. Je devais superviser la thèse d'un assistant dans un quartier pauvre de la capitale du Sénégal, non loin de l'aéroport de Dakar. Je louai d'abord une chambre dans un hôtel bon marché, puis l'ambassadeur d'Autriche m'invita à venir loger chez lui, dans sa résidence. Cela m'aïda à faire des économies et me permit de réaliser plus tôt un souhait que je formais depuis longtemps déjà : entreprendre un voyage de reconnaissance chez les Dogon, cette ethnie dont le nom fait naître non seulement tout un système mythologique mais également une période glorieuse de l'ethnologie classique française. Il n'y a guère de lieu en Afrique de l'ouest, peut-être en Afrique tout court, où autant de chercheurs, autant de générations d'ethnologues et de groupes d'archéologues, de psychanalystes et d'autres scientifiques aient posé leurs questions et fait leurs observations comme à Sanga, le centre du peuplement des Dogon, au bord de la falaise du haut-plateau de Bandiagara. C'est là-bas et dans les villages alentour qu'on a, au fil de longues années, enregistré les masques et les statues de cultes qu'on a pu trouver depuis le début du vingtième siècle.

Je me procurai, par conséquent, un visa pour le Mali, qui au début des années quatre-vingt était encore fortement marqué par le modèle soviétique, et dès que je suis entré dans le pays, j'ai eu des difficultés. J'ai atterri sur l'aéroport de Sénou, près de Bamako, un jour avant le début de la validité du visa. Deux heures durant, j'ai dû négocier, avec un officier qui me trouvait suspect, l'autorisation d'entrer sur le territoire. Seul un document écrit délivré par les Nations Unies, soulignant avec beaucoup d'emphase l'importance de mon activité et l'intégrité de ma personne, et me plaçant sous la protection de l'organisation de l'ONU, m'ouvrit finalement la porte de ce pays mystérieux avec ses peuples dont la majorité vivait, il y a quinze ans, encore dans le mythe. Dans un petit bureau national de transit à Bamako — à l'époque, tout ce qui était important, au Mali, était organisé par l'État — j'appris quelles validations officielles m'étaient nécessaires ; il me fallait aussi une autorisation de photographe sur tout le territoire national délivrée par la police. Toutes les informations concernant les possibilités de voyage dans le pays dogon aboutissaient à Mopti, port sur le Niger situé entre Bamako et Tombouctou. De là, il fallait voir comment continuer, sac au dos, vers Sanga. J'obtins cependant de mon souriant conseiller du bureau de voyages le nom d'un homme de Sanga, Anagaly, son ami manifestement, qui pourrait sûrement m'aider dans le pays dogon.

Son aide m'aurait déjà été bien utile à Mopti. Trop bien habitué à l'amitié polie des accompagnateurs de l'Afrique de l'est, je m'étais joint à un groupe de jeunes gens qui voulaient me montrer la ville et son vaste port sur le Niger, mais qui avaient bientôt cherché à me faire entrer de force dans une

maison, de sorte que, le sac sur le dos, j'ai fui pour pouvoir me soustraire à cette situation où manifestement j'aurais fini par être dévalisé.

Sur la place principale de Mopti, vers où convergent de nombreuses routes, je commençai ensuite à regarder autour de moi comment je pouvais continuer vers Sanga. Dans une boutique où l'on vendait des sachets de cuir avec des amulettes et de petites statuettes, un vieux haussa les épaules : cela dépendait complètement du hasard, dit-il, car les routes vers Bandiagara et, au-delà, vers Sanga étaient très mauvaises. Mais si j'avais l'intention de passer la nuit ici, à Mopti, il me prévenait des gangs qui avaient déjà dévalisé quelques-uns des rares étrangers arrivés ici. Je ne devais aller avec personne et, dans tous les cas, éviter les rues étroites. Je me tournai ensuite vers ses amulettes et fis l'acquisition d'une toute petite corne, enveloppée dans du cuir, dont j'ignore, aujourd'hui encore, de quel animal elle provient.

Il y eut encore un autre incident à Mopti. Je photographiais de l'extérieur une mosquée construite dans le style soudanais quand je fus arrêté par un policier qui désirait contrôler mes papiers. Je présentai mon passeport et mon autorisation de photographeur, mais je fus quand même conduit au commissariat. Là, l'officier de service m'informa que j'avais photographié illégalement. En plus de mon autorisation de photographeur sur tout le territoire national, il aurait fallu que je me procure auprès de lui une autorisation particulière pour Mopti et sa région. Je fus si surpris que j'en oubliai de lui proposer un "pourboire" et que je fus rapidement poussé dans la cellule. C'est alors seulement que je pris conscience du désagrément de ma situation, puisque personne, pas même l'ambassadeur autrichien de Dakar, ne pouvait deviner où j'avais disparu. Après de longues réflexions dans cette cabane, j'en vins à la conclusion que la meilleure défense était l'attaque, et je me mis à tambouriner avec les poings contre la mince porte de bois de la cellule. Quand elle s'ouvrit, j'avais déjà en main la lettre des Nations Unies et je menaçais l'officier que cela pourrait avoir de terribles conséquences s'il me retenait ici ne fût-ce qu'une heure de plus. Il essaya de déchiffrer la lettre, je levai la voix pour lui parler de l'organisation internationale. Il a certainement pris ma lettre pour une amulette très efficace car il me la rendit et me relâcha.

Je retournai alors voir le vieux sur la place. Je voulais discuter avec lui de la suite du voyage. Mais à ma grosse surprise, je trouvai là une Landrover grise couverte d'une poussière brunâtre, immatriculée en Allemagne Fédérale. Autour, il y avait deux aventuriers allemands avec leurs femmes, qui profitaient assez souvent de leurs congés pour effectuer des traversées du Sahara et qui, cette fois-ci, à Mopti, voulaient encore entreprendre un voyage culturel avant leur retour vers le nord. Ils avaient entendu dire qu'il était intéressant de connaître les Dogon et leurs peuplements. Ils demandèrent si moi, j'y connaissais quelque chose. Je sortis de mon sac à dos les deux ou trois ouvrages sur les Dogon, que j'avais amenés d'Europe, ainsi qu'une carte

spéciale et j'agitai tout cela devant eux. J'étais leur homme, pensèrent-ils, et en échange du transport et de la nourriture, je serais leur guide à travers le territoire dogon.

La route de Sanga était très mauvaise et il fallut tout le savoir-faire d'un des deux conducteurs allemands, un mécanicien éprouvé et entrepreneur de transport de Bavière, pour réussir à nous amener à Sanga. La première chose que je fis, fut de me rendre chez cet homme que m'avait indiqué le fonctionnaire du bureau de voyages à Bamako. Et le dénommé Anagaly allait considérablement faciliter les problèmes que j'avais comme guide du groupe. Nous avons engagé des porteurs et nous avons passé une semaine dans les villages au pied de la falaise qui conduit du plateau rocheux dogon à la plaine de sable.

Je dormais, la nuit, à la belle étoile dans un sac de couchage, après qu'on m'avait montré, le soir, les lieux et les autels où, en secret, on faisait des offrandes aux fétiches. Mais les cérémonies auxquelles j'assistais m'impressionnaient bien plus ; ainsi celle où il y avait un forgeron qui arbitrait un conflit entre deux hommes et qui rendit son verdict en frappant sur une enclume avec un lourd marteau. Le verdict prenait là toute sa validité. Plus tard, j'ai lu à ce sujet quel rôle jouaient les forgerons en tant que juges chez les Dogon.

A Tirely, où nous avons séjourné plus longtemps, se déroulait une fête d'enterrement pour une femme et il y eut, à cette occasion, une danse des masques qui dura des heures. Des centaines d'hommes de Tirely et des villages environnants bordaient la place ronde où avaient lieu les cérémonies. Des hommes montés sur des échasses, masqués, y prirent part aussi ; ils faisaient l'effet de géants surgis de la préhistoire.

Ce sont en particulier les Ginna qui m'ont impressionné, ces maisons pour les esprits, bâties en argile, avec leurs nombreux creux en forme de niches selon un ordre géométrique. Elles abritent les âmes des ancêtres qui viennent rendre visite aux vivants. Quand des hirondelles nichent dans les creux, cela ne gêne pas les âmes — au contraire, elles peuvent voyager sur leurs ailes.

Mais à Sanga il y avait un conflit avec la croyance des peul. Voilà déjà des siècles, les Peul, éleveurs de bovins de la steppe sablonneuse, avaient apporté l'Islam comme nouvelle religion. Il devait remplacer les offrandes et les rites traditionnels que les Dogon avaient repris de leurs pères. Les prières et les nouvelles représentations de la croyance disaient qu'il n'y avait qu'un seul dieu, invisible et indescriptible, auprès duquel aucun autre ne pouvait subsister. Or ce dieu unique interdisait que l'on adore les fétiches, ou qu'on sollicite leur secours et qu'on leur fasse des offrandes. Et là où les Peul ont pu s'imposer, fût-ce comme conquérants ou comme commerçants itinérants, ils ont apporté cette croyance et des versets arabes écrits sur des tableaux de bois, que certes personne ne pouvait lire, mais qui agissaient fortement comme des messagers chargés de mystère. Car on était prêt à renoncer à tout, mais pas au mystère.

Dès lors commença une lutte qui divisa les villages entre animistes et musulmans, et qui porta parmi les Dogon rivalités et hostilités. J'ai parlé de ce sujet dans l'histoire intitulée "Le chasseur de serpents". Quand quelqu'un qui s'était converti à l'islam arrivait au pouvoir dans un village, il exigeait que toutes les familles lui remettent leurs fétiches. Alors se déclenchaient les luttes, souvent conduites de façon occulte.

Quand nous avons quitté Anagaly au bout d'une semaine, parce que nos couples d'aventuriers devaient entamer leur retour vers le nord à travers le Sahara et que mon visa se terminait, il intima aux deux Allemands et à moi-même de l'accompagner. Il voulait nous montrer quelque chose que les femmes n'avaient pas le droit de voir. Lorsqu'il ouvrit les portes qui donnaient accès à une hutte sombre, il s'y dressait, serrées les unes contre les autres, des statues, la plupart à hauteur de genou ou même de hanche, possédant toutes une expression du visage plutôt laide et que je trouvais bizarre. Certaines étaient en pierre, d'autres en argile. Il me sembla qu'il s'agissait à l'évidence de statues de culte.

Les deux Allemands choisirent, sans trop savoir lesquelles ni pourquoi, quelques statues pour les acheter. Anagaly les enveloppa dans de vieux tissus et on les entassa dans la Landrover. J'aurais pu, moi aussi, choisir une statue et elle aurait fait le voyage avec moi jusqu'en Europe. Mais une résistance intérieure m'y fit renoncer. D'une part, je ne voulais pas prendre avec moi des objets dont je ne connaissais pas du tout, ou trop confusément, la signification ; d'autre part, ces grimaces m'inquiétaient trop ou bien me paraissaient trop dures et sévères, comme sur ces visages masculins allongés ou barbus. Jamais auparavant, je n'avais vu, dans l'art européen ou dans les traditions populaires, un visage paternel pareillement sévère et provocant.

L'image des statues rassemblées dans la hutte sombre d'Anagaly s'est nettement et profondément ancrée dans ma mémoire. Mais pourquoi ces statues étaient-elles proposées à la vente? J'ignorais à l'époque qu'il s'agissait des objets de culte de la croyance animiste que les clans avaient livrés, plus ou moins sous la contrainte, pendant la vague d'islamisation.

Ce premier épisode de 1982, bien avant mon séjour africain de 1995, m'a traversé l'esprit alors qu'un peu épuisé par le brusque changement de climat j'attendais, devant l'auberge de Ségou, le retour de ceux qui étaient allés acheter nos provisions sur le marché.

Au-delà de la petite terrasse, je regardais la route qui descendait vers l'appontement du bac et des nombreux bateaux de traversée. Tout semblait se concentrer sur cette route étroite : il montait des brouettes lourdement chargées de sable dégoulinant et des ânes sur lesquels des femmes étaient assises, balançant les jambes. Un vieil homme avec un bâton et un chapeau de berger à larges bords menait du bétail. Des enfants, par vagues, montaient et descendaient. Des commerçants avec des marchandises suspendues sur le ventre se présentaient à l'auberge. Des marchands avec des sacs sur des

chariots remontaient le fleuve. Ils venaient de faire leurs achats chez les paysans qui étaient venus de leur village et avaient passé le fleuve pour apporter leur marchandise jusqu'à la rive de la ville. Des filles offraient, sur de grands plats métalliques qu'elles portaient sur la tête, des fruits à consommer. Tous étaient affairés.

Des infirmes victimes de la polio montaient à quatre pattes les marches qui menaient à la véranda de l'auberge pour aller mendier. Le garçon les faisait régulièrement repartir en se mettant en colère. Mais ils profitaient de moments d'inattention pour revenir et obtenir des pièces de la part des clients de l'auberge. Un jeune Touareg ne manquait pas d'utiliser ces instants où les infirmes, chassés par le garçon, se retiraient. Enveloppé d'un burnous blanc, il montait sur la terrasse offrir des objets en cuir, comme des bourses et des sacs rehaussés d'ornements, colorés avec art, ainsi que de nombreux poignards ciselés et des couteaux. Ces marchandises menaçantes qui scintillaient au soleil de midi n'empêchaient pas le jeune homme de sourire comme s'il offrait des dattes ou des cannes à sucre.

Non loin de la terrasse, dans un kiosque de fortune, une construction basse, se tenait un vieux qui vendait des figurines, des masques et de vieilles statues. Des commerçants de Bamako et les voyageurs de passage, pas trop nombreux, des Européens pour la plupart, constituaient sa clientèle. Je connaissais ce vieux depuis des années et je lui rendais visite à chaque fois que j'étais de passage. Le vieux aussi me reconnut. Pour pas cher, je fis l'acquisition d'un bracelet en bois d'occasion.

Je mis le bracelet dans la poche extérieure de mon sac à dos et j'eus le sentiment d'être arrivé en Afrique. Comme par un cercle magique, j'étais à nouveau relié au monde de l'inconnu, de l'inexprimé et pourtant du perceptible. Cela m'inspira d'écrire des histoires vécues. Après avoir passé dix ans dans la contrainte de justifier scientifiquement tous mes écrits et toutes mes pensées, cette décision de m'exprimer d'une autre manière était une sorte de délivrance. C'était peut-être aussi le dernier voyage que je faisais dans cette région du Sahel que je connaissais déjà assez bien. Allais-je écrire pour prendre congé de l'Afrique? C'était, en tout cas, une tentative de m'exprimer autrement que par des tableaux et des comptes rendus, au fil du récit, qui doit porter les lecteurs comme le fleuve un bateau.

Il s'ensuivra les histoires dont l'idée m'est venue en ralliant notre zone de recherches au Mali africain, lors de cette étape à Ségou, en janvier 1995. Cette étape avait pour but de faire provision de vivres pour les jours et les semaines à venir : des fruits et aussi de ces légumes que, par irrigation, on fait pousser sur la rive du Niger ; provision de riz du delta du fleuve, et de poisson pêché et fumé par le peuple Bozo, établi le long du Niger. Sur notre liste d'achats figuraient aussi du sel du Sahara, de la canne à sucre des champs du delta du Niger, quelques sacs de mil et des noix de cola comme cadeaux pour le village.



Porteuse de lait frais

Le bracelet dans mon sac à dos, je remontai du kiosque du vieux vers la terrasse et pris, pour me stimuler, une gorgée d'eau de ma gourde. Dans mes histoires, l'ancienne comme la nouvelle Afrique devraient trouver leur place.

J'avais tout cela en tête à l'auberge de Ségou quand nos acheteurs revinrent du marché. Des enfants apportèrent, sur des chariots à deux roues, les marchandises achetées au marché. On chargea nos véhicules. Les aides reçurent de l'argent. Nous descendîmes à l'appontement pour prendre le bac. Le fleuve, large, brillant et tranquille, géant de l'Afrique de l'ouest, semblait se reposer devant nous. De l'autre côté du fleuve, c'était le pays où devait nous conduire le voyage.

Le doyen du village

Je suis redevable à N' Djé Boaré d'avoir compris un peu mieux le côté énigmatique de la vieille Afrique. Pour moi, il reste inexplicable comme une plante inextricablement enlacée dans la savane. Une liane puissante et sèche, voilà comment je le vois devant moi, le vieux Boaré. Quand je l'ai connu, il y a plus d'une décennie, je l'ai trouvé désagréable et trop agaçant. Ses mains mutilées par une lèpre guérie tôt me donnaient la sensation, quand il me les tendait, d'être des poings fermés et rapetissés, mais qu'on ne pouvait plus jamais ouvrir.

N' Djé Boaré était, tout au début, en tant que chef de son clan, notre hôte officiel. D'après les règles du jeu des Bambara, tout inconnu doit, avant même d'être accepté par le chef de village, avant d'obtenir une autorisation de séjour, avoir un "logeur" au village ou dans ses environs. Il faut donc qu'il obtienne d'un chef de famille le droit d'hospitalité, une possibilité de logement et de nourriture. Sinon, il ne peut être accueilli en bénéficiant de la sécurité et du droit d'hospitalité.

Le seul contenu d'une conversation avec Boaré que j'ai vraiment compris et qui le caractérise fut qu'il se sentait lui-même handicapé. A l'égard des jeunes, aucune autre attitude ne semblait à Boaré plus adaptée que de leur indiquer le chemin, mais sinon de les laisser faire. Et s'il se cachait derrière cette attitude quelque chose comme de la sagesse de la part d'un homme qui avait vieilli? Le vieux N' Djé semblait montrer une évolution tardive vers plus de compréhension, voire une démarche vers l'avenir.

Avec une grande probabilité, N' Djé, comme la majorité de tous les vieux du village, a surmonté, voici des décennies, non seulement la lèpre, mais aussi une syphilis, ainsi que nous l'ont appris les examens de sang que nous avons effectués à Sonongo. N' Djé fut et reste sans aucun doute un homme éprouvé. Cela a pu le rendre, jusque tard dans la vie, indulgent et prêt à faire des concessions aux jeunes.

Les récits le concernant ne parlent toujours que de sa dureté. D'une certaine manière, N' Djé avait aussi besoin de cette volonté de s'imposer au village pour donner du crédit à son clan. Car son clan ne faisait pas partie de ceux qui dirigent. Le destin du village était, depuis toujours, dans les mains des trois clans fondateurs — des débuts du village jusqu'à aujourd'hui. Les trois clans Sacko, Fofana et Coulibaly désignaient et désignent encore maintenant le chef du village.

La soumission à la volonté de son frère aîné marqua Tiefing Boaré. Pour avoir été contraint de se soumettre régulièrement à l'autorité de son aîné, Tiefing réclama lui-même, à son tour, de la soumission où il put faire valoir son autorité et son pouvoir. Il maintint une obligeance extérieure, la coupla avec une habileté à négocier. Cette façon de tenir la ligne dure de N' Djé et celle plus souple et plus compréhensive de Tiefing marqua tout le clan. Le frère aîné, N' Djé, exerçait un pouvoir égocentrique avec une évidence cassante ; en réplique, une brûlante ambition se fit jour chez Tiefing. Il prit

le style d'un frère cadet actif, couronné de succès et il contribua, par son attitude flexible et obligeante, à ouvrir le village aux étrangers. A cela était liée une certaine valorisation personnelle. Tiefing s'honorait d'introduire à Sonongo des personnes ayant une position sociale élevée et donc le plus souvent utile au village. N' Djé, lui, se figea dans sa rigidité, du moins pendant de longues années. S'agissait-il par exemple d'obtenir l'accord de N' Djé pour abattre une vache du clan déjà presque moribonde afin qu'elle ne perde pas simplement sa valeur, seul Tiefing était capable de l'obtenir, au dernier moment, du vieil obstiné.

Avec N' Djé, il n'est guère possible de s'entendre parce qu'il est presque sourd. A la danse des notables, à laquelle les anciens prennent part avec leur fusil de chasse et tirent des coups de feu pour donner une digne expression à la fête, tandis que la délégation des chasseurs défile au pas de danse et fait de la musique, N' Djé est aussi de la partie. Toutefois, à la place d'un fusil, il tient avec ses mains mutilées de lépreux un long bâton. Personne n'en rit, d'une part parce qu'on connaît son handicap, mais d'autre part — et c'est encore plus important — parce qu'il passe pour le doyen du village.

N' Djé a survécu à deux de ses trois épouses, parmi lesquelles celle qui coûta au frère cadet des années de vie libre. Comme en souvenir des Peul qui avaient avancé la dot de sa première épouse, N' Djé est le seul Bambara de la région à porter sur la tête le chapeau de berger typique des Peul, en paille tressée. Le plus souvent, il jette une ombre supplémentaire sur son visage très noir, de sorte qu'on a peine à y lire l'expression de ses sentiments.

Sa nature énergique nous apparut déjà lors de notre première visite, il y a plus de dix ans, quand nous logions encore dans la tente sous l'ample feuillage d'un tamarin. N'Djé venait et semblait nous demander quelque chose. Nous lui donnions une pilule de vitamines chaque jour parce que cela nous permettait aussi de manifester clairement nos vœux de bonne santé. Après l'avoir avalée, il restait alors toujours quelque temps à proximité de la tente. Finalement, il disparaissait, revenait peut-être encore l'après-midi, regardait autour de lui, observait des choses qui lui étaient inconnues et repartait. A début, nous trouvions ce comportement agaçant. Nous ne pouvions lui prêter que peu d'attention, même si nous restions en apparence patients et polis.

Nous n'avions pas compris, à l'époque, qu'en tournant ainsi autour de notre tente il voulait exprimer qu'en tant que chef de clan de la famille d'accueil — comme "logeur" — il avait aussi une fonction de surveillant et qu'il ne ménageait pas sa peine pour nous. Il prenait la pilule de vitamines comme un hommage, comme une reconnaissance à son égard. Cela lui montrait que nous avions apprécié l'attention qu'il nous portait. Cependant, je n'ai compris ce circuit social de reconnaissance et d'affirmation de soi que lors de notre dernier séjour, dernier jusqu'ici du moins.

Cette fois aussi, N'Djé arriva le premier, le matin, comme toujours quand nous étions à Sonongo. C'était le plus souvent à l'heure où nous en étions encore à prendre le petit déjeuner, où nous organisions notre journée et souhaitions, au fond, ne pas être dérangés. L'un d'entre nous devait se lever, aller chercher un comprimé de vitamines et lui donner de l'eau pour l'avaler. C'est ce que réclamait le respect de notre "logeur", notre hôte officiel et doyen du village.

Un jour que nous revenions d'un voyage d'une demi-journée, d'une visite au village voisin de Taimana et de discussions avec les notables du lieu, nous avons trouvé N'Djé avec son long bâton à la main, assis les jambes croisées, en train de monter la garde devant notre porte. C'était ce même bâton avec lequel — à la place d'un fusil — il prenait part à la danse des notables.

J'ai compris que N'Djé se sentait responsable de nous. Par sa fonction de gardien de notre porte, il soulignait son rôle de "logeur" officiel. D'une certaine manière, il semblait vouloir nous donner le sentiment que nous étions protégés par lui. Il aurait pu facilement charger un de ses fils, voire un de ses frères cadets de se poster devant notre porte. Mais, conscient que tous étaient ou devaient être occupés, que ce fût par la récolte ou par tout autre travail, il s'était lui-même posté devant la porte de ses hôtes. Il fit de même lors d'un autre voyage où nous nous sommes absentés du village durant plusieurs heures. Il reprit sa fonction de gardien. On y trouvera des raisons particulières dans notre histoire intitulée "Le serpent blanc".

Une autre action de N'Djé fut également remarquable. Je vais la raconter pour finir. En 1987, lors d'une brève étape à Bamako, la capitale, j'avais réussi à obtenir, en mendiant, cinquante arbres de type Nim avec des troncs d'une épaisseur de trois doigts tout au plus, à la pépinière forestière d'un médecin africain avec qui j'étais lié. Nous avons soigneusement extrait les arbres du sol léger, spécialement préparé, d'un jardin qu'un Syrien avait cultivé depuis de nombreuses décennies en banlieue de Bamako.

Malgré la forte chaleur, la moitié des arbres environ a surmonté le transport jusqu'au village sur le toit de la Landrover. Pour la distribution des arbres aux clans de Sonongo, un rôle déterminant est revenu au clan des Boaré, en qualité de logeurs. On a réfléchi très précisément pour décider qui devait recevoir quels arbres, bien que l'un ressemble presque à l'autre. Mais il en allait de même pour la distribution de viande, de tripes et d'os quand on abattait une bête au village. Les parts qui étaient découpées exactement pour chaque clan étaient aussi mesurées et pesées avec une extrême rigueur. Les deux répartiteurs, dont l'esclave du village, retournaient chaque petit os pour qu'un petit tas soit équivalent à l'autre.

Au cours des ans, les Boaré, comme aucun autre clan au village, ont protégé les jeunes arbres par d'épais treillis d'épines, parce que chèvres et moutons s'appliquent à ronger l'écorce des jeunes arbres. En moins de dix

ans, les jeunes troncs étaient devenus des arbres aux cimes épaisses, grâce aussi à l'arrosage soigneux qu'ont fait les Boaré pendant les mois de sécheresse.

N'Djé m'est apparu sous un autre éclairage à l'occasion d'une surprise : il avait non seulement accepté l'idée, à l'époque, de planter des arbres au milieu du village de Sonongo, ce qu'il avait réalisé pour sa ferme aussi, mais voilà que lui-même, à son âge, prenait l'initiative. N'Djé avait, en effet, entrepris ce qu'on ne pouvait guère attendre de lui. Devant l'aire sur laquelle on avait érigé et préparé pour notre séjour nos huttes d'argile, on avait planté cinq jeunes arbres, qui arrivaient à la hanche, voire à la poitrine et qui étaient, chacun, soigneusement entourés de broussailles épineuses savamment tressées et tout à fait infranchissables. Le feuillage clairsemé des petits pensionnaires était à peine visible derrière l'épais rempart d'épines. Beaucoup de gens au village nous ont raconté que, malgré son handicap, N'Djé Boaré avait planté les jeunes arbres, cela faisait déjà des années, en attendant notre retour. Et pendant toutes les semaines de sécheresse, il avait lui-même, avec ses mains mutilées, porté l'eau pour arroser les jeunes arbres.

Quand je repense aujourd'hui à cette plantation, je regrette de ne pas avoir suffisamment valorisé cet acte de N'Djé quand le village s'est réuni pour les adieux avant notre départ. Que le vieil homme ait planté des arbres, cela reposait sur une remarquable capacité d'apprendre. Handicapé, presque sourd et pas particulièrement souple non plus, il avait entrepris de planter des arbres devant les logements qui nous étaient destinés, et il l'avait fait en tant que logeur et hôte. Il avait voulu exprimer par là son désir de nous dédier des arbres en échange des cadeaux que nous avons faits au village à une autre époque. S'ils trouvent des gens persévérants pour les surveiller et si l'hostilité et la haine qui parfois aussi, hélas, investissaient ce village pauvre, ne les détruisent pas, les jeunes arbres qu'il a plantés survivront probablement à N'Djé Boaré comme à nous-mêmes.